Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 29

Artikel: La Gritton et sou relodzo
Autor: C.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196998

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et le hasard intelligent,
Pour voisin vous donne souvent
Le bavard le plus assommant,
Ou l'enfant le plus turbulent.
A table, on sert discrètement,
Pour vous soutenir seulement;
Mais ce n'est pas assurément
Par calcul ou ménagement,
C'est histoire de règlement;
Car on peut boire à tout moment,
Et sans payer de supplément,
De l'eau pure, à contentement.
De la fin au commencement,
C'est tout aussi divertissant:
Les bains froids à triple courant,
Douche à tuer un éléphant,
Le maillot qui vous cuit le sang,
La friction au premier rang;
Car, on peut le dire en passant,
On est prodigieusement
Frotté dans l'établissement.
Pour tout malade se soignant
Hydrothérapeutiquement
Voici quel est le dénoûment:
Après deux mois de traitement,
D'ennuis, d'angoisse et de tourment,
Quinze cents francs payés comptant,
On s'en retourne constamment
Plus malade qu'auparavant.

DOCTEUR SIMPLICE.

La Gritton et son relodzo.

Quand y'a 'na rüa que sè trossè à voutron tsai, vo la trédè et vo la portâ sâi vai lo martsau, sâi vai lo charron, suivant cein que l'âi y'a à férè et vo laissi lo tsai derrâi voutra grandze; se vo z'âi 'na serraille que grincè âobin que sè démarguelounè, vo la dévissâ po la portâ vai lo serraillon et vo ne vo tzerdzi pas la porta su lo cotzson po la l'âi portâ; se voutrè chôquès ont fauta dè retacounâ, vo bailli cllia qu'à lo perte âo cacapédze et vo laissi l'autro à la baraqua. Mâ, se vo z'èpécllià on tepin âobin n'ècouala, vo faut portâ totès lè brequès âo catalai po que lè rappondè avouè dâi cllious et dâo dzi; se vo trossi lè mans à voutron relodzo, vo traci avouè l'uti tsi lo relogeu po que vo z'ein remettè dâi nâovès; enfin quiet, l'est tot coumeint quand vo z'âi on perte à voutron tiu dè tsaussès, vo faut lè portâ âo cosandâi avoué lè morcè po boutsi lo perte.

Ne faut don pas férè coumeint cllia bouna vilha que vé vo derè.

N'y a pas onco grantein, on véyâi pas atant dè clliâo novallès peindulès coumeint on a ora, que n'ont min dè pâi, mâ l'âi avâi dein quasu ti lè ménâdzo dè clliâo bons vilho relodzo, avoué dâi galai botiets ein couleu âo coutset dâo cadran, pu l'avionl lè dou mâ, que pésâvant bien tsacon trai livrès, que resseimbliâvant à dou gros sâocessons peindus âo bet dè duè cordettès et que falliâi remontâ quand l'arrevâvant à râ lo pliantsi. Clliâo vilho relodzo avionl assebin lo balancié avoué la leintellie qu'allâvè cévè et lévè et qu'on ouïessai martsi du quie dévant; adon quand fiaisant lè z'hâorès, lè mâ vegnivant tsau pou avau et cein fasâi gr-r-r-r... din! gr-r-r... din! gr-r-r... din! qu'on arâi djurâ on moué dè pierrès que décatalâvont avau on tsâbllio [1]. L'est cein que no z'amusâvè quand n'étiant gosse!

Pu y'avâi assebin dè clliâo relodze qu'avionl dâi tiéces, grosses coumeint la maiti d'on boufet; clliâo z'iquie étiont bin dè pe ballès et cotâvont bin mé què lè z'autro; mâ, du la révejon, on n'ein fâ perein dinse.

Onna bouna vilha dâo Payi d'Amont avâi ion dè clliâo relodzo que martsivè adrai bin, mâ vouaiquie qu'on dzo que le vâo alla vairè se l'étâi l'hâorè dè férè lo café, m'einlévine se ne trâovè pas lo relodzo arrêtâ et sè peinsâvè que binzu lè bouébo avionl étâ fotemassi après lo balancié. L'eût bo coudhi lo reimbriyi avouè la man, mâ mottâ! l'allâvè bin dou âo trai iadzo cévè et lévè et s'arrêtâvè adè.

— Paret que y'a oquiè, sè peinsâvè la vilha.

Adon, lè décrotsè lo balanciè et tracè tsi lo relogeu.

— Vo faut mé raquemoudâ cein, se vo pllié, se l'âi dese.

— Mâ, ma pourra tanta Gritton, l'âi fe lo relogeu, que vollîâi-vo que vo raquemoudéyè cein, cé balancié est bo et bon, l'est voutron relodzo qu'a oquiè, vo faut allâ lo mé queri!

— Na! na! l'âi repond la vilha Medâisè [2], lo relodzo n'a rein dè mau, l'est cé afférè que ne vâo rein mé breinlâ! C. T.

Prendre l'occasion aux cheveux.

Voici la curieuse origine de cette locution populaire, si fréquemment employée, et par laquelle on exprime l'idée qu'il ne faut pas laisser échapper le moment favorable de faire une chose, le saisir juste quand il se présente. Cette locution vient de ce que les anciens représentaient l'Occasion sous la figure d'une femme qui n'avait point de cheveux derrière la tête; ils voulaient exprimer par là qu'une fois qu'on l'avait laissée passer, il n'était plus possible de la saisir. Nous citerons, à l'appui, cette inscription sur une statue de l'Occasion, tirée de l'*Antologie*:

« Quel est l'artiste qui t'a faite? — Un Sicyonien. — Quel est son nom? — Lysippe. — Toi-même, qui es-tu? — L'arbitre suprême de toute chose, l'Occasion. — Pourquoi te tiens-tu ainsi sur la pointe du pied? — Je ne me fixe jamais davantage. — Pourquoi t'a-t-on mis des ailes aux pieds? — Parce que mon vol devance le vent. — Pourquoi ce rasoir à ta main? — Pour montrer aux hommes que je suis plus tranchante qu'un glaive. — Et cette chevelure qui descend si longue sur ton front? — C'est pour être facilement saisie par le premier qui me rencontrera. — Tu n'as pas un seul cheveu derrière la tête? — C'est afin que nul de ceux qui m'auront une fois laissée échapper ne puisse me ressaisir dans mon vol. — Pourquoi l'artiste qui t'a sculptée t'a-t-il placée sous ce portique? — Etranger, c'est pour t'instruire. »

L'endroit et l'envers.

Amoureux, vous vous risquez à raboter un quatrain pour votre blonde.

Les deux premiers vers, ah! parbleu, ça marche comme sur un railway:

O blonde enfant, si tu savais
Combien pour toi mon cœur palpite!

C'est adorable!... vous êtes ravi; il vous semble déjà que Pégase a élu domicile dans votre cerveau.

Voilà l'endroit.

Mais, les deux autres vers!... Ah! c'est là le hic!

Vous suez à tremper plusieurs gilets de flanelle et, au bout de trois heures d'efforts, vous n'avez trouvé que ces deux rimes:

. . . . . marmite,
. . . . . navets.

que vous ne pouvez décemment introduire dans un quatrain inspiré par le petit dieu Cupidon.

Voilà l'envers.

* * *

Vous vous mariez dans l'espoir d'avoir un ou deux enfants.

Voilà l'endroit.

Seulement!... il vous en arrive huit.

Voilà l'envers.

Vous avez un beau bébé rose et un superbe pantalon de piqué blanc.

Un soir que vous n'avez rien à faire, vous prenez le bébé rose et vous le faites sauter et faire *à dada* sur le pantalon blanc.

O bonheur de la paternité!...

Voilà l'endroit.

Mais dix minutes après vous en avez assez et vous posez par terre le beau bébé rose qui, en sautant sur le pantalon blanc...

O réalisme!... le beau bébé est toujours rose, mais le pantalon n'est plus blanc.

Voici l'envers.

Entre nous, bien entendu!

La concurrence est grande aujourd'hui, et pour tout le monde. Dans un article consacré aux temps difficiles que traversent les médecins, le docteur G. Daremberg raconte, à peu près en ces termes, la jolie histoire que voici.

Il y a quelques années, il se trouvait à Menton. Sur la Grande-Place, un charlatan, du haut de sa voiture dorée, débitait son boniment dans un délicieux italien, pur comme la langue d'un beau livre. Derrière lui, un orchestre, habillé à la houzarde, faisait entendre, après chaque période, une musique endiablée. Le docteur Daremberg, charmé par la parole élégante de ce charlatan, ne s'expliquait pas qu'un homme aussi distingué pût ainsi vendre, sur un char de saltimbanque, des pots de pommade contre le rhumatisme.

A l'heure du déjeuner, le charlatan descendit de sa voiture et entra à l'hôtel voisin. M. Daremberg l'y suivit, se plaça à côté de lui à table, et, par quelques flatteries, l'amena aux confidences. Le marchand ambulant lui raconta alors que, reçu docteur d'une Faculté italienne, il avait végété pendant une dizaine d'années. La misère étant venue, il s'associa à une somnambule. Les affaires marchaient; il put, successivement, s'acheter une voiture, des chevaux, un orchestre et des pots de pommade. Dans cet équipage, il parcourait le littoral méditerranéen et gagnait beaucoup d'argent.

« Mais surtout, cher confrère, ajouta-t-il, se penchant à l'oreille de son interlocuteur, je vous en prie, ne dites pas que je suis médecin; je ne vendrais plus un seul pot de ma pommade. »

Conte jaune pâle.

Georges et Clémentine n'étaient ni frère ni sœur, ni cousin ni cousine, ni même parents. Ils n'avaient de commun qu'une cruelle infirmité qui leur était venue de naissance: bossus l'un et l'autre horriblement, cela donnait aux deux enfants un triste air de ressemblance.

Les parents étaient voisins.

Dans le quartier où ils habitaient, les deux petits infirmes étaient très connus et très pris en pitié. Chacun les plaignait, et plaignait aussi les parents.

Clémentine avait dix-sept ans; Georges en avait quinze. Mais ils étaient l'un et l'autre de si petite taille; leurs membres étaient si grêles en proportion de leur buste; si grosses étaient leurs têtes au teint jaune et souffreteux, qu'ils ressemblaient, les pauvres, à ces ridicules magots de porcelaine au chef branlant, que les marraines donnent à leurs petits filleuls pour leurs étrennes, quand ils ont été sages, et même quand ils ne l'ont pas été.

Dans leur figure, à tous les deux, jaune et blême étrangement, les yeux seuls brillaient, des yeux d'êtres faibles et malades, des yeux de craintifs qui sentent leur faiblesse.

Les maisons de leurs parents étaient presque contigues; aussi arrivait-il qu'ils se croisaient dans la rue, souvent. Les regards de l'un, alors, allaient à l'autre sympathiquement. Puis ils passaient, chacun emportant avec soi un petit chaud au cœur d'avoir rencontré son misérable sosie, et, à cause de cela se sentant moins seul et moins ridicule.

Les parents de Georges étaient riches; et il était leur unique héritier. Clémentine était l'unique héritière de parents riches aussi.

[1] *Tsâbllio*, dévaloir, long couloir rapide dans lequel on fait glisser le bois dès la forêt pour l'amener à portée de char.

[2] *Meddi*, surnom donné aux habitants du Pays-d'Enhaut.